

« Doggy » Collin est à la retraite

Raymond Plante

Numéro 86, automne 2000

Le sport

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14708ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plante, R. (2000). « Doggy » Collin est à la retraite. *Moebius*, (86), 29–40.

RAYMOND PLANTE

*«Doggy» Collin est à la retraite**

Contrarié par le soleil qui, en forçant l'imposante fenêtre, inondait son salon, Stéphane Collin cligna des yeux. Il se protégeait. Il venait de se lever et se sentait ravagé. À sa manière, ce soleil de fin d'avant-midi le défiait, le giflait, le griffait.

De l'autre côté du canal, la piste cyclable regorgeait d'hommes, de femmes, de jeunes, en patins à roues alignées, en vélo. La plupart d'entre eux étaient casqués et plusieurs, qui avaient même revêtu une combinaison collante, se prenaient pour des athlètes. Ils en avaient l'allure. C'étaient des athlètes du dimanche.

Lui, le vrai, il était sur la touche.

Soudainement, comme s'il n'avait pas vu venir le coup, il prit conscience qu'il n'entendrait plus les cris. Pas plus les «Come on, Doggy!» qui le stimulaient que les «Fuckin' frog! French pea soup!» qui le piquaient au plus profond de lui-même.

Stéphane Collin n'avait jamais vu autant de films qu'en cet été tordu. En de meilleurs jours, il aurait écumé les terrains de golf même si, sur les verts, il démontrait autant d'habileté qu'un éléphant dans un ballet classique. Il aurait participé à tous les tournois auxquels on invite les joueurs de hockey professionnels, se classant systématiquement parmi les bons derniers. Mais, une fois sa ronde terminée, il aurait fait oublier sa médiocrité en multipliant les blagues, en mangeant trop et en buvant de la bière.

Jusqu'à cet été-là, Stéphane Collin n'avait entretenu que deux ambitions dans la vie: jouer au hockey et s'amuser. Ces deux rêves avaient fini par se souder, particulièrement au cours des huit dernières années, alors qu'en évoluant pour les Bruins de Boston ou leur

filiale de Providence, R.I., il avait empoché assez d'argent pour s'amuser à son goût, sans se poser de questions inutiles.

Normalement, Stéphane Collin aurait connu un été chaud, une parenthèse entre deux longues saisons de jeu. Le hockey avait toujours été sa raison d'exister, ce pour quoi sa vie avait été programmée depuis qu'il chaussait des patins sans se retrouver sur le derrière. Il aurait ajouté une vingtaine de livres à son poids idéal, celui que les entraîneurs inscrivaient sur sa feuille de route. Il aurait fait fondre cet excédent en suant sur les appareils du gymnase au cours des deux dernières semaines d'août. Certains de ses coéquipiers le traitaient de gros, en riant, parce qu'ils savaient bien que, à côté d'un géant de six pieds quatre pouces et de plus de deux cent quarante livres, ils se sentaient protégés.

Depuis le printemps, la vie de Doggy avait changé. Doggy, c'était le surnom que son instructeur lui avait donné à ses débuts chez les peewees, c'était son nom de membre de l'équipe. Doggy, le chien qui peut mordre. Il n'y avait que sa mère pour utiliser Stéphane. Lorsqu'on fait partie d'une bande, on est rebaptisé. Pour le désigner, les gars disaient Doggy. Lui-même, dans sa tête, il s'appelait Doggy.

Si le chien apprécie la compagnie, depuis la mi-avril, Doggy Collin avait vécu comme un ermite ou un chien malade. Après son séjour à l'hôpital de Boston, il était retourné chez sa mère, à Bonaventure, petite municipalité de la baie des Chaleurs qu'il avait quittée à quinze ans mais où il était demeuré une vedette: le gars de la place qui est parvenu aux grandes ligues.

Le grand Doggy s'était remis tant bien que mal d'une délicate opération au dos, qu'il avait subie le 21 mars, à la suite de la fracture de deux côtes, la fêlure de deux vertèbres cervicales et l'affaissement d'une vertèbre lombaire qui lui coinçait le nerf. À vingt-neuf ans, encore amoché, il ressemblait à un jeune retraité argenté. Et cela, plus que tout, le tuait.

Pourtant, il avait été blessé souvent: fracture des doigts, du poignet, de la mâchoire, deux commotions cérébrales, déchirement des ligaments du genou gauche

et des centaines de points de suture, sans compter les dents cassées. Mais, cette fois, sérieusement amoindri pour la première fois de sa vie, il aurait voulu passer l'été à dormir tout son soûl, idée qui se réalise difficilement quand on a le dos en compote et que l'on porte une espèce de corset. Doggy s'était donc blotti dans tous les films d'action du répertoire américain.

Quotidiennement, comme si cette promenade devait lui être salutaire, il s'était déplacé vers son vidéo-club où il avait systématiquement pillé les sections comédie et action. Au rythme de trois cassettes par jour qu'il ne prenait pas le temps de visionner complètement si l'histoire ne l'accrochait pas, il s'était gavé. Il avait vu des centaines de bagarres, des kilomètres de poursuites, des tonnes de cadavres, des fleuves de sang et, dans le cas des comédies, les situations les plus excentriques, les personnages les plus farfelus et les grimaces les plus élastiques. Il avait entendu des milliers de coups de feu, des dialogues sans queue ni tête, souvent grognés, des rugissements de haine, des musiques tonitruantes qui finissent par nouer les boyaux. Il s'était imbibé de scénarios tordus, de cascades abracadabrantes et avait même souri aux happy ends simplettes. Toutes ces inventions spectaculairement dramatiques avaient procuré à Doggy Collin des sensations très pâles par rapport à ce qu'il avait l'habitude d'éprouver au cours d'un match, lorsqu'il était mêlé à l'action et que c'était lui qui provoquait les rebondissements.

À la fin août, avec l'ouverture des camps d'entraînement, le hockey avait envahi les pages sportives des journaux. Les experts de tout acabit avaient élaboré leurs analyses, étoffant leurs prédictions religieuses. Les journalistes en mal de copie avaient évoqué les vedettes qui désiraient prouver qu'elles méritaient leur statut, les recrues qui piaffaient, les bagarreurs qui s'impatientsaient. La rumeur publique avait transporté des transactions imminentes. Finalement, de page en page, chaque joueur était évalué par rapport à la mythique montagne d'argent du sport professionnel. Et Doggy s'était senti au bout du monde. Son nom n'apparaissait pour ainsi dire

nulle part... sauf lorsqu'il était question que les Bruins se dénichent quelques batailleurs en santé.

C'est alors que Richard Murray, Scott pour tout le monde, son gérant, son conseiller, son ami, avait refait surface.

— Comment ça va? avait chuinté Scott au bout de la ligne.

— Impeccable! avait répondu Doggy laconiquement.

— J'arrive.

Lui qui, depuis l'intervention chirurgicale et l'évidente retraite de son protégé, avait brillé par sa discrétion, s'amena moins de dix minutes plus tard au volant d'une Jeep Grand Cherokee rouge.

— Tu pourras pas dire que je prends pas soin de tes biens. C'est pas du service, ça? Ta voiture directement à ta porte.

Stéphane n'avait pas eu le temps de se fabriquer une allure. Devait-il être content de cette visite ou jouer la bête exécration? Quel qu'ait été le rôle qu'il eût voulu s'attribuer, ça n'aurait pas fonctionné. D'abord, il était content de récupérer son véhicule, maintenant qu'il pouvait recommencer à conduire, et puis Scott le connaissait comme le fond de sa poche et avait l'art de deviner ses humeurs. Parfois il pouvait même les expliquer mieux que lui-même.

— Après ton accident, tu avais besoin de solitude, Doggy. C'est chiant, mais c'est normal. Il fallait que tu te refasses une santé.

La solitude, justement, était l'état le plus lamentable que Stéphane Collin avait connu. Qu'est-ce qu'il pouvait répondre à une telle affirmation? Il avait haussé ses larges épaules, ce qui avait encouragé Scott à poursuivre:

— Le moment est venu de sortir de ta coquille. T'as parlé au docteur Kenball?

— Au téléphone, la semaine dernière. Le vieux chausson a jargonné un tas de choses. Mais j'ai compris que ça voulait dire que j'étais fini.

— Je sais, avait acquiescé Scott. Il veut t'examiner, la semaine prochaine, mais...

Pour bien faire comprendre que son silence était grave, Richard Murray s'était donné une mine d'enterrement qu'il avait rapidement modifiée. Personne ne pouvait multiplier les expressions avec autant de talent que lui.

— Le joueur de hockey est peut-être fini, mais pas l'homme, Doggy, pas mon tchum, précisa-t-il en allumant un petit rayon d'espoir au fond de son regard. Tu es un bagarreur, baptême, tu lâches jamais le morceau. Le docteur Kenball a raison: si tu tentes un retour, tu risques de finir handicapé, paralysé pour le reste de tes jours.

Le diplomate Scott Murray aurait pu ajouter que plus une seule équipe n'était intéressée aux services de Stéphane. Qu'elle soit de la Ligue nationale, américaine ou d'ailleurs. Mais le bon agent caressait un plan.

— Tu es trop loin. Faut que tu reviennes à Montréal.

— Certainement pas pour jouer avec le Canadien.

— Pense à autre chose. Y a pas que le hockey dans la vie.

— Tu me vois où, toi? Videur dans un bar? Garde du corps d'un ministre?

Scott avait secoué la tête pendant qu'un sourire se dessinait sur ses lèvres.

— D'abord, je t'organise une conférence de presse pour annoncer que tu prends ta retraite du jeu.

— Il y aura pas de journalistes. Ils l'ont compris depuis longtemps.

— Comprends donc, baptême! C'est une manière de rappeler que tu existes. Que tu es libre, ouvert à toutes les propositions qu'on pourrait te faire. Tu as quand même un nom, une tête connue. Chaque fois que Boston venait jouer à Montréal, on te mettait un micro sous le nez.

— On était deux francophones dans l'équipe.

— N'empêche que tu t'es fait connaître. Et ça, ça a son prix. Je suis certain que tu pourrais travailler.

— Où? avait redemandé Stéphane Collin qui se sentait parfaitement nul.

— Pour une brasserie. Représentant ou...

— Voyons donc! J'ai toujours été l'ennemi des joueurs de Montréal, celui qu'il fallait battre. C'est pas avec moi qu'ils vont vendre de la bière.

— À la radio ou à la télé.

— Impeccable! souffla ironiquement Doggy. Et qu'est-ce que j'y ferais?

— Analyste.

— J'analyserais quoi?

— Le jeu.

Doggy avait ri de plus belle. Comment aurait-il pu mettre des mots sur ce qu'il connaissait de ce jeu? Lui, il avait toujours joué par oreille.

— Tu pourrais devenir restaurateur.

— Tu t'améliores, Scott. C'est vrai que je serais meilleur pour faire des hot-dogs ou des pizzas que pour analyser un match de hockey.

Balayant les arguments de son protégé, Murray avait alors brandi une proposition mirobolante.

— À Montréal, j'aurais quelque chose pour toi. Ma sœur, Carole, se marie.

— Si tu veux que je t'accompagne, tu te trompes de gars. Ça a tout pris pour que je me rende à mon mariage, j'irai pas à celui de ta sœur.

Stéphane avait choisi cette boutade pour se donner le temps de comprendre où Scott voulait en venir. Il savait bien qu'il avait devant lui un négociateur hors pair. Fameux plaideur, il empruntait souvent mille détours, utilisait les arguments les plus farfelus pour parvenir à ses fins. Pour la première fois, cependant, Doggy craignait de devenir le dindon de la farce. Il n'avait plus de bonnes cartes en main. Comment le mariage de Carole Murray pouvait-il changer quelque chose à sa vie?

Avec une patience d'ange, Scott Murray lui expliqua que Carole avait rencontré le jackpot en la personne d'un vieux plein jusqu'aux oreilles. Le bonhomme était amoureux fou et Carole, qu'une maison à Outremont et un chalet à Bromont ne laissaient pas indifférente, avait accepté de convoler. Le condo meublé, avec vue sur le canal Lachine, qu'elle avait acheté deux ans plus tôt était donc à vendre.

— Avant qu'elle le confie à un agent immobilier, j'ai pensé à toi. Tu as les moyens. Et puis, tu serais au centre de tout. Tu le regretterais pas.

Moins de deux semaines plus tard, Doggy regrettait. Non, ce n'était pas vraiment des regrets. Il avait accepté la proposition de Scott parce qu'il ne savait plus quoi faire ni où aller. Depuis la mort de son père, sa mère avait refait sa vie avec un ancien professeur qui l'aimait bien. Mais, à Bonaventure, une fois rétabli, il s'était senti de trop. De toute manière, il ne voulait pas croupir aussi loin. D'autant plus que, maintenant qu'il était séparé de Jocelyne, il n'avait plus de domicile, de meubles et... bon! Cela était une autre histoire.

Les choses s'étaient donc déroulées très vite. Quelques jours à peine. En joueur nomade, il avait acquis l'habitude des déménagements rapides. Celui-là avait ressemblé aux autres. Sauf que, en emménageant, il avait transporté ses valises et quelques boîtes de carton. Dans un escalier, il avait buté contre une marche. Pour protéger son dos, il avait alors exécuté un faux mouvement et s'était tordu la cheville.

À l'urgence de l'hôpital Saint-Luc, l'urgentologue avait bandé son pied et lui avait fortement conseillé l'immobilité.

L'immobilité, il en avait par-dessus la tête.

En slip, debout dans son salon, censément armé pour affronter une nouvelle existence, Stéphane Collin se sentait comme un parfait étranger. Un berger allemand boiteux dans un salon de toilettage où règnent les caniches. Il n'était pas réellement chez lui.

C'était la fin de tout. Pour lui du moins, l'automne ne promettait que des catastrophes. Une apocalypse. L'angoisse le tenaillait. Il ne l'avait jamais palpée de la sorte. Surtout pas en septembre. D'habitude, les premières manifestations de l'automne le faisaient renaître. Il redevenait ce pour quoi il avait été fait, pour ne pas dire programmé. Ce pour quoi il avait vécu, vingt-neuf ans, au Québec, au Canada, en Amérique. Il reprenait sa vie de joueur de hockey. Un homme qui retrouvait le sens de son existence, monté sur une paire de patins, les muscles chauds, bandés sous

le lourd équipement, sous le chandail coloré qui mettait des étincelles dans les yeux des jeunes amateurs, partisans de son équipe ou non, ces collectionneurs de cartes, de posters et d'autographes. Sans oublier les filles, les groupies qui attendaient à la porte des aréas ou qui cherchaient à quel restaurant lui et ses semblables allaient manger, dans quel bar ils allaient boire, à quel hôtel ils logeaient. Même s'il n'était pas une vedette, avec les groupies, il suffit d'être un joueur de hockey.

Bien sûr, on n'avait jamais exigé de lui qu'il imagine des jeux inoubliables, réussisse des passes précises, exécute des feintes à l'emporte-pièce ou qu'il marque des buts importants, splendides. Non, si on criait quand il virevoltait sur la patinoire, c'est que l'atmosphère était à la bataille et qu'il demeurait l'homme qui pouvait mettre le feu aux poudres. Il était alors en mission. Et les spectateurs se levaient d'un bond quand il plaquait un adversaire contre la rampe, brandissait son bâton sous le nez d'un défenseur aussi féroce que lui ou intimidait un attaquant trop talentueux. Et surtout, surtout, quand il jetait les gants devant un de ses semblables, un dur, un voyou, l'as bagarreur du camp adverse. Avec l'automne lui revenait l'instinct de la bagarre. Parce que c'était par la bagarre qu'il s'était toujours gagné un poste.

Il n'était installé dans ce nouvel appartement que depuis la veille et comprenait aujourd'hui plus clairement que jamais que tout cela était fini. Il allait s'ennuyer des batailles, des cris qu'il provoquait, des coups qu'il avait portés et même de ceux qu'il avait reçus. Les quelques dents qu'il avait perdues, il ne les regrettait jamais. Ses cicatrices demeuraient des preuves irréfutables de son rôle.

Son instinct l'avertissait qu'ici, devant ce canal qui coulait trop lentement à son goût, il allait s'ennuyer à mourir de la glace.

Comme l'ennui tue lentement, le grand Doggy décida de se faire un café. Pour le café, voire le petit-déjeuner américain au complet, c'est-à-dire avec œufs, bacon, saucisses, jambon, toasts et tout, il se débrouil-

lait. Il salissait tout mais c'était mangeable. Pour le reste, ses talents de cuisinier ressemblaient à ses talents de golfeur. Ce jour-là, en constatant que lors de ses petits achats il avait oublié le lait, il se fâcha contre lui-même. Combien de fois avait-il reproché à Jocelyne, qui avait été sa compagne pendant sept ans, de ne pas avoir acheté de lait? À la fin de leur vie commune, elle lui répliquait: «Et toi, tu y as pensé?» Jocelyne buvait son café noir. Avec le temps, elle avait appris à répondre.

Dans le couloir de l'immeuble, en se déplaçant le plus élégamment possible sur ses béquilles, Stéphane Collin vit Diane Rousseau pour la première fois.

Il savait déjà qu'elle existait. Lorsqu'il avait visité l'appartement, deux semaines plus tôt, Carole Murray lui avait juré:

— Ici, pour la tranquillité, c'est le paradis. Tu es au bout du corridor et tu n'as qu'un voisin. En fait, c'est une voisine et elle vit seule.

La veille, en s'installant, Doggy avait pu constater que Carole lui avait menti ou bien qu'elle était une aussi bonne vendeuse que son frère. Parce que la femme solitaire élevait la voix. Et elle recevait des réponses plutôt marmonnées d'un homme à la voix caverneuse. Elle reprochait au type de prendre toute la place, de ne jamais écouter ce qu'elle disait. À court d'arguments, l'autre augmentait le volume de la chaîne stéréo.

Cloué dans son fauteuil, la jambe étendue, Doggy avait pensé que si Jocelyne avait appris à lui répondre, elle ne criait jamais. Elle faisait plutôt partie de la catégorie des boudeuses. Ses oppositions se résumaient à une phrase puis elle se refermait comme une huître. Cela convenait parfaitement à Doggy qui n'aurait pas aimé les discussions interminables. Partisan de l'action, ses poings parlaient pour lui. Il n'avait cependant jamais frappé Jocelyne. Il se demanda encore si c'était parce qu'elle savait se taire ou parce qu'il se défoulait assez sur la glace. La voisine avait crié une nouvelle insulte à son compagnon, la musique avait cessé et l'homme avait claqué la porte. En vérité, Jocelyne Aubin avait été une femme qui lui convenait. Peut-être même la

femme qui lui convenait vraiment. Mais, bon, tout cela était une autre histoire, une histoire qui n'avait aucun rapport avec sa voisine, Diane Rousseau.

Stéphane Collin se balançait donc sur ses béquilles lorsqu'il aperçut ce petit bout de femme aux cheveux blonds coupés très court. Sa peau bronzée prouvait qu'elle avait connu un été différent du sien. Elle portait un sac de plastique au bout de chaque bras. Dans l'un des sacs, il pouvait même reconnaître la forme d'un carton de lait. Mais il remarqua surtout qu'elle était affublée d'une minerve. Avec son pied bandé et ses béquilles, Doggy crut reconnaître en elle un membre d'une quelconque confrérie, celle des éclopés qui se débrouillent pour survivre. Ce n'était cependant pas une raison pour lui emprunter une tasse de lait. Il la salua d'un mouvement de tête, un sourire indécis aux lèvres. Elle ne répondit pas. Trop préoccupée, elle se dirigea vers sa porte déjà entrouverte qu'elle poussa d'un coup de pied. Diane Rousseau était donc sa voisine de palier, celle qui la veille avait crié, et n'avait pas l'humeur à sourire.

Au moment même où la porte s'ouvrit, un solo de guitare s'infiltra dans le couloir, et elle cria encore:

— Baisse le volume, Martin. Si tu es trop sans-cœur pour aller faire les courses, casse-moi pas les oreilles, au moins.

Au lieu de diminuer, le son s'enfla de plus belle. Et la porte claqua, vraisemblablement refermée d'un autre coup de pied.

Aussi étrange que cela puisse paraître, Doggy Collin conserva pendant quelques instants le sourire figé qu'il dédiait à cette femme minuscule. Elle lui sembla jeune, coriace, bagarreuse et sympathique.

Dix minutes plus tard, après avoir expérimenté les difficultés de conduire avec un pied douloureux, il gara sa Jeep Grand Cherokee dans le stationnement. En tentant de repérer la fenêtre de son appartement, ses yeux s'attardèrent au balcon de sa voisine.

Elle était en compagnie d'un grand homme, à qui les cheveux noués en queue de cheval et la silhouette élancée donnaient l'allure d'un adolescent attardé. Il

devait faire cuire des hot-dogs sur le petit barbecue. «Pas vaillant pour aller chercher les saucisses, pensa-t-il, meilleur pour le barbecue. Une affaire d'hommes!» Doggy haussa les épaules, tout cela ne voulait pas dire grand-chose. Il remarqua que la femme bronzée buvait une bière à la bouteille et pensa qu'elle pourrait faire partie de n'importe quelle bande de gars qui écluent des litres de bière. Puis elle ébouriffa les cheveux de son compagnon qui se défendit à peine, mais vérifia si sa queue tenait toujours.

En revenant dans le couloir, Doggy constata que la musique avait changé. Il percevait le rythme d'une chanson cubaine, un air à faire danser. La petite blonde avait gagné son match.

Il déjeuna sans appétit: un café, deux toasts. Pour ainsi dire rien par rapport à ce qu'il pouvait avaler quand il était en forme. Il zappa mollement devant la télévision et sombra bientôt dans un demi-sommeil dont il fut tiré par une nouvelle engueulade. Ses voisins.

— Jamais moyen de savoir où tu vas, criait la petite femme.

— Pas de tes affaires, répliquait l'autre.

Doggy prêta l'oreille. Quelques halètements et des bruits sourds le convainquirent que, de l'autre côté de la cloison, des coups s'échangeaient.

Les sens en alerte, il se redressa.

Il entendit encore la porte s'ouvrir.

Du milieu du couloir, l'homme grogna:

— Je m'en vais! C'est ça que tu veux?

La femme riposta en lançant divers objets:

— C'est aussi bien, je peux plus t'endurer.

La porte claqua.

Dans le couloir, il ne restait que la respiration nerveuse de l'homme qui ramassait ses choses.

Doggy entendit la clochette feutrée de l'ascenseur.

À cloche-pied, l'ancien joueur se rendit à la fenêtre.

Le type apparut dans le stationnement extérieur. Casqué, encombré d'un sac à dos et d'un sac de sport, il se dirigea vers une moto, une Harley-Davidson ruti-

lante et de gros calibre. Avant de démarrer, il fit un bras d'honneur vers la petite femme bronzée qui était certainement à sa fenêtre, elle aussi. Il partit en faisant rugir le moteur de son engin.

Doggy resta immobile un long instant. Puis il se secoua. Il repensa à la petite femme, à son cou emprisonné dans ce collier orthopédique.

Soudain, le grand chien niché au fond de Stéphane «Doggy» Collin se mit à hurler. Ramassant ses béquilles, il fonça vers la porte. Dans le couloir, il se dirigea vers l'appartement de sa voisine où il frappa avec force.

Elle ouvrit, surprise de se retrouver face à ce grand voisin qui respirait bruyamment et serrait les poings.

— Celui qui vous a fait ça, je peux l'écraser, gronda-t-il en montrant la minerve.

Diane Rousseau ne recula pas d'un pas.

— Il est trop gros pour vous, répondit-elle.

— Je pense pas.

— Il pèse dix tonnes. Un camion de vidanges a démoli ma voiture, il y a cinq jours.

Sur la patinoire, Doggy Collin avait connu bien des adversaires. Jamais de camions. Il se sentit démuné, comme un chien qui entend encore ses aboiements ridicules quand les camions sont passés.

* Extrait d'un roman noir «polarissant» à paraître en 2001. Il met en scène un joueur de hockey qui, soudainement, aura à se battre ailleurs que sur la patinoire.